

BELVEDERE

lettre-revue mail franco-italienne (2200 envois en Europe)
Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon

Coup de gueule imprévisible de la Déesse Astarté (Loi 1901 av. J.C.)
Sfuriata umorale della Dea Astarte (Legge OttoperMille av. J.C.)

N.23 (3^{ème} année mail) Scribe : Andrea Genovese Juillet-Août 2013
Le scribe est l'auteur unique des textes publiés

Pour l'envoi de livres catalogues et revues demander l'adresse postale
Pour ne plus recevoir Belvédère, il suffit d'envoyer un mail
a.genovese@wanadoo.fr

Città tra le spume

Donne a passeggio
nascondono tra le ciglia
martirio e sole
son tentate dal mare
scendono in acqua nude
si esorcizzano col sale.

Vele si gonfiano al ghigno
d'un villosio tritone
le squarcia il pesc spada
nella lotta selvaggia
spumeggiando.

Non era Morgana
il miraggio.

E quando illividsce
sugli scogli
la cattedrale di marea
recide i seni
a queste figlie
che hanno il viso colore
del mio dialetto pigro

(A. G. Sexantropus
e altre poesie preistoriche,
Milano, 1976)

Voiles et messages à la mer à Sète

Voix Vives

de Méditerranée en Méditerranée

Andrea Genovese

S'enivrer de voiles, de cris de mouettes, humer la saveur de l'azur, la splendeur des écumes, l'esprit paresse et s'habille de la blancheur aveuglante que le Cimetière Marin renvoie au Théâtre de la Mer, en filigrane d'aubes et de couchants. Le grand large nous berce, bastingage à l'appui de l'âme, nous attire dans le piège des mots, sirènes aux queues d'écaillés. La poésie est un rituel, naïf et volatile, pas encore défait par la fièvre du jour. Les barques aux pontons attendent poètes et amateurs, les filets à l'affût de poèmes qui s'essaient de chanter le ressac, le secret des canaux. Voiles latines et voiliers en escrime, tangage du Mont Saint-Clair. Les ruelles, les maisonnettes des hauteurs vibrent de voix, pépiements d'oiseaux perdus dans leurs rêves, dans leurs envies de partage, de combats acharnés, dans la solitude, contre la solitude. Messages dans les bouteilles, aquariums d'algues et parchemins scellés au grand soleil d'amour chargé. La mer transpire par nos pores asséchés, vertige de détroits, d'ondines cancanières, d'îles et archipels accouchés par l'enfance du monde, par l'innocence du premier matin où l'homme et la femme ont trempé dans le langage tandis que la beauté prenait ses quartiers dans leurs yeux émerveillés. Envol et dégringolade des siècles, ces instants infimes dans la ronde des galaxies. Que pouvons-nous ajouter, nous Babel et babil, chroniqueurs de nos angoisses, de nos cris et silences, de nos amours pavoisés ou malheureux? Il se moque de nous, bon enfant, ce galet qui enferme en lui seul tous les poèmes du monde et, charitable, accueille dans son noyau cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge//et vient mourir au bord de son éternité.

(suit page 2)

TOUTES VOILES DEHORS

Voix Vives

suite

450 manifestations gratuites, plus d'une centaine de poètes et animateurs de rencontres d'une quarantaine de pays de la Méditerranée (et de l'Amérique hispanique et portugaise aussi), une équipe nombreuse de techniciens et volontaires, voilà en gros le Festival de poésie *Voix Vives, de Méditerranée en Méditerranée*, qui s'est tenu à Sète du 19 au 27 juillet. Comme d'habitude, chaque journée de ce festival débute à cinq heures du matin et se termine après minuit. Poètes, musiciens, comédiens s'alternent sur des barques et des voiliers, ou des estrades dans le lacin de ruelles de la ville haute, un petit labyrinthe.



Poètes en son pays (Italie) : Georges Drano, animateur, Carlo Bordini, Claudio Pozzani, Andrea Genovese (Photo Pauline Catherinot)

Lecture et croissants, Toutes voiles dehors, Perf. et fracas, Voix en solo, Lecture apéritif musicale, Poésie et saveurs, Poètes en son pays, Poète et enfants, La Méditerranée une mosaïque de langues, Lecture en barque, Poésie en langue des signes, Poètes et pêcheurs, voilà quelques unes des sections autour desquelles les animateurs se sont entretenus avec les poètes invités, les présentant et questionnant, les stimulant à la lecture de leurs textes, seuls ou en groupe, souvent accompagnés par des musiciens et des comédiens.

(suit page 3)

Andrea Genovese

Ballade du Môle Saint-Louis

s'arrachant du port de Sète

25 juillet - 2 août 2013

*Ça fait mal la douce blessure
de ta fière licorne celtique.
Emergée comme une dame mythique
du parchemin de la fable ronde
les étincelles de ton épure
m'enflamment et je tanguer sur l'onde.
Dans l'azur que la mouette déchire
je lève l'ancre vers des plages océaniques
larguant mes amarres en délire
charmé par la candeur de ton écume.
Sur le pont ruissellent les plumes
de criardes joutes d'oiseaux
ta voix de Mélusine revient en écho
ensorcelant d'éphémères nuées.
Ça chante ça chante les galets
du bas fond annonçant l'arrivée
d'une mélancolique otarie
poursuivie par un harpon de marée.
Oui je sais que dans le vaste domaine
des songes solitaire est la route
la quête d'un abord souvent vaine
le défi de l'amour une déroute.
J'ai volé ton sourire à la fleur de ta bouche
sans que tu saches ou comprends
pourquoi le tsunami d'un coup se déchaîne
et se rue contre la voile de misaine
la vague que la souffrance accouche.
La nuit a été chaude et orageuse
traversée de zébrures d'éclairs
où chevauchait la Grande Fileuse
arborant sa faux et sa colère.
Il y a eu une accalmie ce matin
quand la figure de proue
a pris le gouvernail de mon destin.
Dans la mer livide une grosse tortue
s'échappe aux tentacules de Méduse
tandis que le saltimbanque dauphin
enchaîne son jeu Camarade de la ruse.
Je vois d'un coup surgir le mirage
d'une pluie fine cadeau de la muse.
Qu'importe qu'il n'y ait pas d'équipage.
Ton sourire arc-en-ciel est le but du voyage.*

POESIE ET PEINTURE

Impressionnisme et audaces du XIX siècle Musée Paul Valéry de Sète

Environ 70 œuvres de la prestigieuse collection internationale David et Ezra Nahmad, qui en rassemble plus d'un millier, sont exposés au Musée Valéry de Sète, depuis quelques années restructuré et lancé dans une programmation ambitieuse sous l'impulsion de la nouvelle directrice. Le pari de donner la clé de la modernité figurative, à travers un parcours exhaustif, est pleinement relevé, même dans son propos didactique. Rarement exposés, les œuvres présentés sont signées par des grands maîtres, depuis l'école de Barbizon et le réalisme des Millet Courbet, Corot (*Jeune femme regardant la mer*), jusqu'au mondain mais lumineux Eugène Boudin (*Le rivage de Deauville par gros temps*) et aux sommes de l'impressionnisme: Monet (*Canotiers à Argenteuil*), Renoir (*La leçon*), Sisley, Pissarro. Et l'on déborde sur le paysage bariolé du postimpressionnisme, avec le mouvement nabi des Denis et Bonnard (*Femme nue debout*), le symbolisme des Odilon, Redon, Moreau et encore Degas et Toulouse-Lautrec, jusqu'à la « clé de la modernité », le coup de fouet du divisionnisme (Paul Signac, *Le pont des Arts*). Ne pas oublier de visiter les collections du Musée, qui vante plus de 4000 œuvres, et les maquettes de bateaux nous rappelant qu'au port on voit encore quelques voiliers à l'ancre.

Collection David et Ezra Nahmad, Musée Paul Valéry, Sète, jusqu'au 27 octobre.

Voix Vives

suite

Impossible de citer tous. Je ferai avant tout les noms des poètes-animateurs qui ont aiguillé mes propres rencontres avec le public : le précieux et fidèle ami Jean-Luc Pouliquen, le très sensible et généreux couple formé par Nicole et Georges Drano, la fraternelle Josyane de Jésus-Bergey, Michel Thion et Brigitte Baumié, ex-lettres des langues des signes. Et encore des compagnons de lectures : Jean Poncet, Françoise Ascal, Roula Safar, Carlo Bordini, Claudio Pozzani. Ceux avec qui j'ai pu fraterniser : Philippe Tancelin, Denis Montebello, Jaume Pont, Ingrid Auriol, Chiara Mulas et Serge Pey, Roja Chamankar, Hagit Grossman, Ahmed El Amraoui, Angela Garcia, Daniel Leuwers. Ou d'autres bien connus avant de venir : Salah Stétié, Sapho, Michel Deguy, Jeanine Beauce, José Manuel de Vasconcelos, Marie-Claire Bancquart, Yves Namur, Jean-Pierre Verheggen, Michel Baglin, Les comédiens qui ont lu la traduction française de mes textes italiens et siciliens : Charlotte Dumoulin, Ghislain de Fonclare, Olivia Nicosia, Matthieu Penchenat, Julien Guill, Isabelle Peuchlestrade, ou parmi les musiciens la chère au dieu du Parnasse, la harpiste Héloïse Dautry. Et pardon à tous les poètes, musiciens, conteurs que j'ai distraitemment croisés.

Une fois rendu hommage à la fraternelle simplicité d'accueil de la directrice du Festival et du Musée Paul Valéry de Sète, Maïthé Vallès-Bled, qui conduit son navire avec le calme et la maestria des grands loups de mer, en homme de théâtre et ancien syndicaliste je pense aussi au fourmillement silencieux et dévoué des coulisses (en vrac, Jean-Pierre, Julie-Cerise, Cintya, Francesca, Régine, Agnès, Sébastien - mais aussi au skipper Sébastien - Sophie, Françoise, Niamh, Alexia, Gwenaëlle, et les filles itinérantes, Alizé, Lorraine, Eloïse, qui inlassables accompagnaient aux lieux des rencontres). Mais combien de stagiaires et de volontaires anonymes grâce à qui tout coule dans le *calme luxe et volupté* prolétaires de la poésie ! Et grâce soit rendue aussi à la cantine *ouvrière* de midi et aux guinguettes du soir pour leurs plats savoureux. Et les spectacles? Et le riche programme de 200 pages? Et la belle anthologie publiée par Bruno Doucey? Et le Marché du Livre dans la place du Pouffre, les stands des éditeurs (entre autres, mes amis de La Rumeur Libre)? Non, je m'excuse, je ne vais pas recommencer du début.



Poètes au présent: Roula Safar, mezzo soprano, Christian Malaplate, animateur radio FM+, Andrea Genovese, Françoise Ascal, Julien Guill, comédien (Photo Marie-Agnès Salehzada)

UNE MOSAÏQUE DE LANGUES

Le dialecte sicilien de Messine à Sète

Nombreuses les langues écrites et parlées à Sète. Sur commande du Festival Voix Vives, Vanessa De Pizzol a traduit en français quinze poèmes italiens et dix en sicilien d'Andrea Genovese, lus pendant les rencontres par des comédiens et par l'auteur dans le texte original.

Brisci. U celu
spalanca
a sô buccazza
e a racineddra di stiddri
si mmucca.

Brisci. U mari
si ruspigghia
e a rina ntâ spiaggia
cci sbadigghia.

Brisci supra
i macerii i fora
e chiddri dintra.

Brisci
comu na vota
e comu sempri.

Beddra iunnata.
U tirrimotu
mu nzunnai.

*Il fait jour.
Le ciel ouvre grand
sa gueule
et dévore
les grains de raisin
stellaire.*

*Il fait jour.
La mer s'éveille
et le sable sur la plage
bâille.*

*Il fait jour
sur les décombres du dehors
et du dedans.*

*Il fait jour
comme autrefois
et comme toujours.*

*Belle journée.
Le tremblement de terre
je l'ai rêvé.*

I pisciceddri
ancora vivi
ntê cascitti
e stu ciàuru î mari
î fimmina salata
chi sgucciulia
du bancuni

U sulì
spacca i petri
a genti scugna
spinci e si sciarria
tunnu tunnu
a stu cristianu
chi bannia

Inchi i naschi
stu profumo
î sticchiu fràcidu
sapi î viaggi
e naufraggi
potti e buddelli
greci tucchi
egizziani

A spiaggia
fuiennu
ntâ n'abbracciu
ncuddruria
u Faru ca Nunziata

Culu tunnu
chi cceca
è mappamunnu

*Les petits poissons
encore vivants
dans les casiers
et cette odeur de mer
de femme salée
qui s'égoutte
de l'étal*

*Le soleil
fend les pierres
la foule s'entrechoque
se pousse et se querelle
autour du vendeur
qui crie
sa marchandise*

*Il emplit les narines
ce parfum
de sexe détrempé
ça sent les voyages
et les naufrages
les ports et les bordels
grecs turcs
égyptiens*

*La plage fuit
et enlace
dans son étreinte
le Faro
et l'Annunziata*

*Un cul rebondi
éblouit
comme une mappemonde*



Photo Pauline Catherinot

Pauline Catherinot a fondé à Lyon le site *L'encéphalogramme du spectateur*, qui s'occupe de poésie, théâtre et musique.

L'hermétique clarté
de Roger Dextre

*La ville terne,
silencieusement.
Deux voiles
sur la mer se courent après.
Le temps au goût salé
trouve sa présence
sous les remparts,
sur le rivage, dans les vergers.
On rêve
d'être ce que l'on est
à l'instant,
un départ.
Et ce chemin
qu'amène à vous
la matinée de l'enfance, des
buissons,
le plaisir fendant les flots.*

Après Patrick Laupin, La Rumeur Libre s'apprête à publier toute l'œuvre poétique de Roger Dextre. Le premier tome contient les deux recueils parus chez Seghers à ses débuts. Et c'est, pour l'instant, à ceux-ci que je me refais, pour souligner la beauté énigmatique de sa poésie. Si je devais lui trouver un point d'ancrage, c'est à Mario Luzi que je le rapprocherai (peut-être aussi à Rilke et Celan). Et ce n'est pas par la transcription poétique des tableaux de Lorenzetti, dont je reporte ci-dessus un extrait. C'est qu'il y a en Dextre ce brin d'hermétisme qui n'aurait pas déplu à l'auteur du *Quaderno gotico* et du *Viaggio terrestre e celeste di Simone Martini*. En Dextre la succession accélérée des images, moyennant un usage peu usuel de la ponctuation, presque du jazz syncopé, porte en surface le magma d'une blessure profonde. Ses paysages italiens ou lyonnais, ou plus simplement émergeant de l'enfance, la sienne et celle du monde, se fragmentent sans cesse. Une poésie rare qui s'abîme dans un infini désespoir léopardien.

Roger Dextre, *Œuvres poétiques, Tome I*, La Rumeur Libre Editions

Nicole Drano Stamberg
à l'écoute des herbes

REINE DES PRÉS

*Une reine des prés
Dans les mains

Courir à l'aube dans les herbes
Alors la journée entière devient
folle !*

*L'air est pur à couper le souffle
Il foudroie.*

*Ne pas savoir que c'est elle
Qui nous traverse*

*Grave
Et pourtant légère passe la vie.*

Vigilance. Vigilance attentive à la musique des herbes qui poussent et respirent à nos côtés. Il faut, pour l'entendre, cette *délicatesse et gravité* (comme sonne l'un de ses titres, repris aussi dans des notes critiques) de l'esprit, qui est sûrement l'un des dons de Nicole Drano Stamberg, dont la silhouette, tige souriante, campe, comme dans un tableau de la renaissance florentine, en couverture de cette mince plaquette, où témoignages d'écrivains et d'amis poètes précèdent les quelques poèmes inédits publiés. *La place de l'herbe, Pissenlits* ou *Élégie devant la maison des Lierles*, proclament une foi toute féminine dans une nature innocente, humble dans sa pureté (ça fait penser à Jammes ou à Pascoli). L'herbe, et sa sœur la poésie : Nicole Drano ne sait pas imaginer que les deux puissent ne plus exister. C'est une union sacrée, symbiose qui peut encore nous racheter, si nous savons voir dans un pissenlit, le « rêve agité de corolles obstinées/qui ouvre une brusque éclaircie en chacun de nous ».

Nicole Drano Stamberg, *La Vigilance*, Cahiers du Chiendent, Editions du Petit Véhicule

L'éternité à quai
de Michel Baglin

SILLAGE

*Une vie, à peine un peu
d'écume dans son sillage,
guère plus de traces
que l'oiseau n'en laisse
dans l'air qu'il fend.*

*Une vie, ce qu'il en reste,
cette traînée d'images
dans les mémoires amies
s'évaporant avec les ans.*

*Une vie, une voile, un vol,
un grain de lumière
dans les sillons du vent.*

Sillage est l'un des plus brefs poèmes du dernier recueil de Michel Baglin et éclaire à lui seul une démarche poétique limpide et essentielle, d'une grande lisibilité, désenchantée et mélancolique. Si mélancolique il est, Baglin l'est à la manière d'Apollinaire, et ce n'est pas seulement le long texte *Paris en musardant* qui nous le rappelle, dans une longue traversée de plus d'un pont Mirabeau, mais toute la texture de sa versification fluide, riche en rimes et allitérations musicales. Ainsi les sonnets, savamment tressés. Il y a cependant une ligne narrative constante qu'illumine le chemin de ce poète engagé et déçu. Baglin le sait en vérité (et il n'est pas le seul) ce que nous devrions « aller nous faire pardonner... au mur des Fédérés » mais, pris au piège d'une débâcle historique, il vit le présent comme une absence sans fin, comptable de tous ceux qui ont été foudroyés en plein envol (vois le beau poème pour Bernard Mazo). D'ailleurs le recueil est une dédicace sans fin, explicite ou implicite, un signe de l'ouverture fraternelle de Baglin, ce *veuf*, cet *inconsolé* de l'amitié.

Michel Baglin, *Un présent qui s'absente*, Editions Bruno Doucey

La letteratura siciliana di Carmelo Aliberti

Carmelo Aliberti, oltre ad essere poeta con numerose raccolte all'attivo, è un apprezzato saggista che ha dedicato fin qui buona parte della sua attività alla letteratura siciliana, o meglio agli scrittori siciliani, visti nella loro autonoma specificità per origine o temi trattati, ma ben inseriti e riconosciuti all'interno della letteratura italiana. È in questo spirito che bisogna interpretare il suo ultimo libro, il cui titolo non vuole essere polemico, ma serve soltanto a illustrare in certo modo le frequentazioni personali. In effetti *L'altra letteratura siciliana contemporanea* è un grosso manuale di cinquecento pagine, suddiviso in trentanove capitoli dedicati ad altrettanti autori di narrativa o di poesia, appena appena cronologicamente allineati. Pur mettendo da parte scrittori come Vittorini, Quasimodo, Sciascia e altri, di cui Aliberti si è occupato altrove, qui si va da Stefano D'Arrigo a Gesualdo Bufalino, da Beniamino Joppolo a Vincenzo Consolo, da Melo Freni a Giuseppe Bonaviri, da Giovanni Occhipinti a Iolanda Insana, da Andrea Camilleri a Matteo Collura, da Angelo Fiore ad Andrea Genovese, da Lucio Piccolo a Bartolo Cattaui, da Angelo Maria Ripellino a Ignazio Buttitta, da Vann'Antò a Nino De Vita, da Aldo Gerbino ad Emilio Isgrò, da Maria Messina a Lucio Zinna e ci fermiamo qui con l'elenco. Ogni singolo scrittore, in questo singolare panorama, ha diritto a un lungo saggio comprensivo di scheda biografica, testi riportati e commentati con didattica e scrupolosa attenzione. Al lettore non mancheranno sorprese: nomi sfuggiti sin qui alla critica, od esclusioni clamorose. Né giustificate né proclamate. Appunto perché *L'altra letteratura* è il giardino segreto di un critico militante.

Carmelo Pirrera nella sala del trono

Carmelo Pirrera ristampa un suo breve romanzo metastorico uscito per la prima volta nel 1992, con una postfazione di Stefano Lanuzza, forse il critico italiano meglio informato su quel mondo letterario costretto a navigare in un mare interiore spesso chiuso, invece che in quel vasto oceano della notorietà imposta da grandi case editrici mercantili, da compromessi e patteggiamenti mafiosetti. *Il Regno*, metafora disincantata e feroce dell'esercizio del potere, ambientato in un medioevo che in più punti, anche per i nomi più o meno deformati, riecheggia uno squarcio di storia siciliana al tempo dei Normanni e oltre, è da leggersi in chiave di aspra denuncia della nostra contemporaneità. Lo stile è quello falsamente trasandato ma in realtà beffardo e demistificante tipico dello scrittore palermitano, che da anni sostiene una sua coerente battaglia culturale anche attraverso le pagine della rivista *Issimo*. Percorso da un forte sdegno civile, il racconto si legge come una favoletta divertente e istruttiva per la sua esplicita morale.

Carmelo Pirrera, *Il regno*, Genesi Editrice.

Un libro di questa natura può anche suscitare qualche discussione, ma è sostenuto da un amore viscerale per la sicilianità di tanti scrittori italiani, la cui carnalità e densità espressive sono da attribuirsi alla loro origine. Aliberti ci dà generosamente uno strumento di conoscenza e interpretazione di un DNA isolano che percorre in senso trasversale l'intera civiltà letteraria nazionale.

Carmelo Aliberti, *L'altra letteratura siciliana contemporanea*, La Medusa Editrice

Maria Attanasio e le spie del condominio

Il merito di questo romanzo di Maria Attanasio è di essere fresco e di agevole lettura, anche se la sua futuribile Nordia rivela un fondo d'ingenuità che potrebbe far sorridere. Il quadro in cui la vicenda si svolge è quello di una città-stato totalitaria che sottopone a un occhiuto controllo i suoi abitanti, sia nella loro vita sociale che in quella affettiva. Cose ampiamente sfruttate dalla letteratura, da Orwell in poi, e dal cinema (si pensi al Farhenie 451 di Truffaut tratto dal romanzo di Bradbury). Se il racconto riesce a sopravvivere a questo schema, piuttosto gracile, ciò si deve al fatto che nel romanzo si avvertono le inquietudini di fondo del nostro quotidiano, ben al di là di banali dispute di condominio. O più precisamente, forse, nelle intenzioni della scrittrice, la metafora coinvolge la nostra Italicità benpensante e political correct, dove il cloroformio soft dei mezzi d'informazione e delle istituzioni, la febbrile e crescente paura dell'altro, cioè dell'immigrato, scatenano forme sotterranee di razzismo e di alienazione. Nel romanzo, il rifiuto legalizzato del metissaggio conduce a una marginalizzazione scientificamente programmata e alla repressione contro ogni tentativo di resistenza, sia pure intellettuale. Fortunatamente, la scrittrice ci risparmia una banale storia d'amore, descrive invece un matrimonio naufragato, anche questo metafora di un processo di emancipazione femminista, i cui effetti liberatori la vita spesso s'incarica di deludere. È sorprendente come Maria Attanasio riesca, con tocchi leggeri, a creare un'atmosfera convincente partendo da elementi narrativi in fondo scontati. È la grazia della poesia.

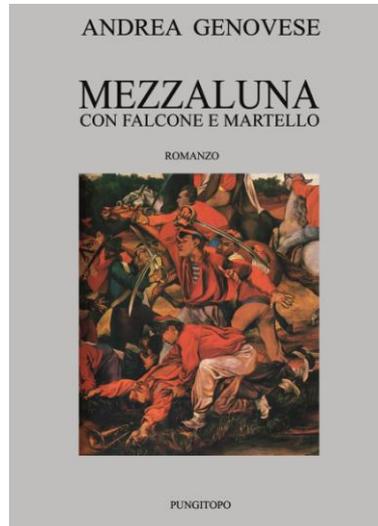
Maria Attanasio, *Il condominio di Via della Notte*, Sellerio.

Il delitto imperfetto di Giorgio Manacorda

Sull'onda della moda dei romanzi polizieschi, dove il commissario Montalbano e i suoi numerosi epigoni svolgono ormai il ruolo di carnefici della letteratura italiana, anche Giorgio Manacorda ci si butta, come si dice, articolando un breve romanzo sul proprio assassinio e la conseguente inchiesta condotta da squinternati inquirenti alla ricerca dei moventi. Che, sembra chiaro, non possono che ricercarsi nel mondo asfittico e nebulotico della poesia, là dove il critico dalla penna talvolta tagliente deve essersi creato non pochi nemici. Gli indiziati sembrano tutti personaggi veri dell'entourage di Manacorda, probabilmente facili da identificare da chi ha con lo scrittore rapporti di amicizia o di familiarità, cosa che pimenta un poco la farsa grottesca delle indagini, ma che serve in qualche modo a veicolare ironiche e amare riflessioni su di una civiltà letteraria ancorata a valori novecenteschi spazzati via da un mondo impazzito. Il romanzo non ha grandi ambizioni narrative, si avverte piuttosto l'impotenza d'un critico impegnato in un'idea alta della letteratura e coinvolto nello sfacelo della nostra contemporaneità, in una società formicolante e incontrollabile che ha perduto tutte le certezze d'antan. Anche quest'anomalo thriller in fondo ci dice che la generazione del Novecento continua a scrivere per fedeltà a una forza inerziale. Per chi, come Manacorda e altri con lui, nella letteratura vedeva non un mestiere, ma uno strumento di lotta etica e civile, qualsiasi resistenza sembra ormai anacronistica, incapace di trovare nuovi schemi d'interpretazione del reale.

Giorgio Manacorda, *Delitto a Villa Ada*, Voland

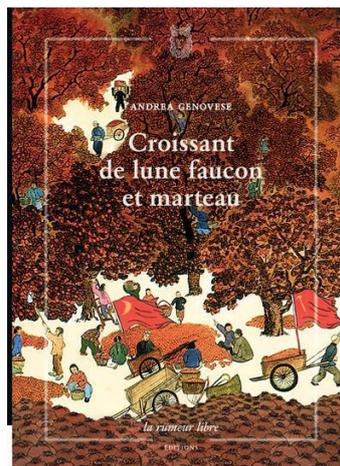
Andrea Genovese *Mezzaluna con falcone e martello*



Un romanzo pubblicato trent'anni fa, e ristampato nel 2009, che narra di una guerra di secessione armata tra l'Italia del Nord e l'Italia del Sud.

Pungitopo Editore
www.pungitopo.com

In francese



Andrea Genovese
Croissant de lune
faucon et marteau

(traduction d'Andrea Iacovella)
La Rumeur Libre Editions
www.larumeurlibre.fr

L'epicedio per il nonno di Denis Montebello

Denis Montebello è uno scrittore francese e questa nota figura eccezionalmente in una cronaca di libri italiani. Ne parlo qui sperando appunto di attirare su di lui l'attenzione di lettori italiani (in particolare quelli residenti in Francia) sensibili a una scrittura esigente che si nutre di radici, d'illusioni forse, di nostalgie comunque per un'Italia proletaria ancora viva nel ricordo dei discendenti d'immigrati di ormai lontane generazioni. Curiosamente, in un'inversione di tempi e di luoghi, il mio romanzo autobiografico *Falce marina* mi avvicina a Denis Montebello e a questo suo breve *récit* intimista, in cui egli evoca la sua infanzia nei Vosges con uno strano *nonno* (anche il mio nipotino mi chiama così per distinguermi dal *grand-père* francese), filosofo minimo e poco ciarliero, raro esempio di muratore italiano incapace di costruire una propria casa, buono appena a trasmettergli il dialetto piemontese del lago d'Orta durante escursioni nei boschi alla ricerca di funghi. È una sintesi schematica, la mia. Lo spessore della scrittura di Montebello, il suo fraseggio intriso di fine ironia ricordano talvolta *L'Italie à la paresseuse* d'Henri Calet. Ma in lui, più che un viaggio, c'è un concentrato di odori e sapori riflessi negli occhi meravigliati di un bambino che si racconta. Un viaggio iniziatico verso la comprensione della vita. La ricchezza di questa prosa vibrante di lirismo è il frutto di un raffinato umanesimo. Montebello è latinista e traduttore di Petrarca. Ha spremuto il succo della sua infanzia per trarne una favola dolcemente in uno stile moderno e lapidario, impeccabilmente *classico*.

Denis Montebello, *Tous les deux comme trois frères*, *Le temps qu'il fait*

L'irrévérencieuse Commedia de l'Arte de Luca Franceschi Théâtre des Asphodèles

Il ne faut pas oublier que, dans la Commedia dell'arte, le plus souvent le texte est le résultat d'un travail collectif sur le plateau, pendant les répétitions surtout, à partir de suggestions venant du metteur en scène qui en a déjà tracé les grandes lignes et l'enrichit avec la contribution de sa troupe. Il en est ainsi de cette nouvelle création de la Compagnie du Théâtre des Asphodèles de Lyon, *Les irrévérencieux*, que Luca Franceschi a mis en scène avec un ensemble exceptionnel d'artisans du spectacle, et je ne parle pas seulement des comédiens (Samuel Camus, Mathilde Dutreil, Salle Lintonen, Yannick Louis, Nicolas Moisy, Alexandra Nicolaïdis, Lysiane Clément, Julie Seebacher) qu'il serait offensant d'essayer de départager par un jugement de valeur, tellement ils se fondent dans un jeu époustoufflant, tout en gardant chacun et chacune une individualité relevée, mais je fais allusion aussi à Najib Guerfi, dont l'extraordinaire inventivité chorégraphique s'appuie sur les compositions musicales de Nicolas Giemza et Stéphane Lam, les lumières de Romuald Valentin, les costumes de Malika Mihoubi et le décor de Thierry et Jean Auzier. Si le texte est juste un prétexte, cependant il est très astucieusement ficelé, avec tous les ingrédients de la commedia dell'arte. Ce fabliau écologique, où les trois jolies filles de Pantalon luttent contre le père et un duc donjuan pour empêcher la construction d'un supermarché détruisant une forêt (imaginez à quels plaisants croisements et entrecroisements de monstres sorcières et beaux galants le public va être confronté), tombait tandis que les Turcs se révoltaient à Istanbul pour la même raison, ce qui en souligne aussi son ancrage au quotidien. En parallèle une petite lutte finale féministe engagée par les filles de Pantalon avec leurs amoureux ne déplairait pas au Mozart de *Così fan tutte* (au moins dans la partie réconciliation), bien qu'ici la servante Despina soit une Franceschina anglophone! Car le mélange de nombreuses langues, sans trop *macaroniser*, y ajoute du piment.

Et quel beau et inédit saut pour la commedia dell'arte de rejoindre le cercle polaire moyennant la poétique langue finnoise de Salla Lintonen. Mais tout cela est l'entrée, le plat fort vient d'une rencontre heureuse avec la danse hiphop et le human beatbox qui bouleverse la tradition, la modernise, la rend encore plus effrénée avec des figures en mouvement perpétuel, des tableaux changeants et originaux qui emportent par la générosité des comédiens qui ne s'épargnent pas. Peu de moments creux, la coordination maîtrisée de Luca Franceschi rend le spectacle - les masques traditionnelles de la commedia dell'arte apparaissent et disparaissent au moment des métamorphoses des personnages - d'une franche beauté. Une heure et demie de bonheur théâtral qui déchaîne l'enthousiasme sans réserve des spectateurs, jeunes ou adultes qu'ils soient.

Entre cirque et théâtre PROPAGANDA Théâtre des Célestins

Dans le cadre de la seconde édition du petit *Festival des utoPistes*, qui explore des recherches créatives peu fréquentes dans les salles de théâtre mais de plus en plus présentes dans l'évolution du cirque, *Propaganda* était peut-être le spectacle le plus accompli, ne fut-ce pour l'engagement libertaire, pacifiste, écologiste, du groupe australien Acrobat. Un peu naïf dans sa conception, pas toujours accessible le message, Simon Yates et Jo-Ann Lancaster savent toutefois habiller leurs petites scènes d'un brio léger et amusant, se servant aussi de pancartes explicatives, de clins d'œil, entre acrobaties, funambulismes au trapèze et tours de vélos. Une professionnalité maîtrisée, mais aussi ce brin de provocation et de poésie qui font la beauté de leur prestation. Il me paraît un peu excessif affirmer qu'il s'agit d'un manifeste révolutionnaire qui puisse inciter à la lutte des classes, mais le spectacle est plaisant, l'humour bon enfant et drôlement communicatif. On ne comprend pas bien d'où vient la musique qui ponctue le spectacle, en tout cas parfois les évolutions des deux artistes ont le charme des films muets d'un Buster Keaton.

L'aérienne Comédie Musicale de Jean Lacormerie Théâtre de la Croix-Rouge

Le roi et moi, dont le film célèbre avec Yul Brynner et Deborah Kerr et maintes séries télévisuelles, est l'une des nombreuses comédies musicales signées par Rodgers & Hammerstein. L'histoire de l'aventurière anglaise Anna Leonowens, devenue en 1862 gouvernante du roi du Siam Rama IV, qui voulait donner une enseignante à l'héritier et à ses soixante sept autres enfants nés de ses nombreuses concubines, pour ouvrir son pays aux cultures de l'occident et ne pas être accusé de barbarie et d'esclavagisme, part d'un fait réel. Cela n'empêche qu'elle soit une de ces fables un peu démodées, si chères à l'industrie hollywoodienne d'antan, que les théâtres de Broadway défournaient à jet continu et où, sans doute, le génie américain s'est le plus fait remarquer. Son charme vient de la désinvolte partition musicale de Rodgers, qui mélange avec bonheur des motifs orientalisants à des valse viennoises, en inventant une atmosphère de joyeuse douceur, qui bien s'adapte à la présence de tant d'enfants sur scène, les véritables protagonistes. Ces petits pieds innocents auraient mieux fait, dans la réalité de l'époque (ça ne va pas mieux de nos jours !), à se méfier de la civilisation occidentale. Ce n'est pas le souci de Lacormerie, dont la mise en scène se confie à de légers tableaux chorégraphiques (Geneviève Reynaud), dans une orgie de couleurs délicats (les costumes de Robin Chemin, exaltés par les lumières de David Debrinay), sous le feuillage de grands rideaux blancs, de véritables dentelles gigantesques d'une scénographie astucieuse et non bavarde (Aline Duchange). On dira tout le bien possible de Karine Locatelli, dirigeant la maîtrise de l'Opéra de Lyon et de Jacques Verzier (le roi, un peu trop Yul Brynner peut-être) et de Catherine Séon (lady Thiang), tandis qu'Edwige Bourdy (Anna), indisposée de la voix le jour de notre présence, a fait de son mieux pour éviter l'annulation du spectacle, en nous montrant dans la circonstance plus ses dons d'actrice que de chanteuse.

Don Quijote de la Mancha
 Mise en scène Adrian Schvarzstein
 Direction musicale Esteban Mazer
 XIV Biennale du Fort de Bron

La Biennale de Bron n'a certainement pas les dimensions d'une manifestation de ce nom, le tout se limitant à une unique création, bien que très astucieusement articulée. Il s'agit cependant d'un important rendez-vous populaire qui mobilise pas mal de moyens et d'énergies, dans le but de présenter un spectacle de bon niveau artistique, avec des professionnels de tout respect. Le Fort de Bron, entre verdure et contreforts, avec ses nombreux points d'attraction ses salles et souterrains, se prête bien soit à la déambulation guidée des spectateurs, soit aux animations costumées et à la mise en espace, dans des endroits différents de saynètes et brèves pièces (adaptées du thème choisi). Traditionnel est l'intervalle convivial où un plat chaud est servi. Avant de se retrouver, cerise sur le gâteau, dans le théâtre en plein air pour le clou de la soirée, cette année un opéra farcesque à sujet, avec des chanteurs inspirés.

La mise en scène générale de ce *Don Quijote de la Mancha* par Adrian Schvarzstein acteur-clown usé à toutes les astuces de la Commedia de l'Arte, a été particulièrement réussie et ici et là endiablée. Personnage comique et tragique sorti de la plume d'un écrivain aventurier comme Miguel de Cervantès, Donquichotte naît à la croisée d'une époque où la barbarie a balayé les mythes et les illusions du monde chevaleresque, et l'introduction des armes à feu accentué la sauvagerie des guerres qui ravagent l'Europe, dominée pour peu de temps encore par une Espagne *conquistadora* et inquisitoriale. Il n'y a rien de tout cela dans l'adaptation de Schvarzstein. Don Quichotte est le prétexte à une guignolerie bon enfant. Le côté burlesque donne les ailes à de brillants comédiens, tels

qu'Olivier Pauls, Serge Alaya, Jérôme Sauvion, à jongleurs et acrobates (Camille Roquencourt Tegye et Marion Hergas, entre autres). L'attente du public pour *Don Quichotte chez la duchesse*, un opéra comique de Joseph Bodin de Boismortier, un contemporain de Rameau, allègre et pétillant, n'a pas été déçue. Au contraire, grâce à l'excellente direction musicale d'Estéban Mazer, on a vu s'enflammer un public sensible au mélange entre la troupe des comédiens et les chanteurs, la délicieuse soprano Michiko Takahashi, le baryton Olivier Naveau, le ténor Jean-Louis Poirier et le Haute Contre Jean-Christophe Henry, bien servis par un petit orchestre de musiciens absolument admirables dans leur baroque instrumentation.

Julie Brochen
Gauvin et le Chevalier Vert
 TNP Villeurbanne

Peut-être parce que je n'ai pas eu l'occasion de voir les deux premiers volets (sur les dix prévus, où Julie Brochen et Christian Schiaretti s'alternent à la mise en scène), j'ai été un peu déconcerté par cette pièce - texte de Florence Delay et Jacques Roubaud -, troisième chapitre d'une série théâtrale sur les légendes de la table ronde. Il se peut que, par distraction ou fatigue, je me sois laissé prendre par les situations comiques, presque des saynètes du Moyen Age, très amusantes, tandis que l'atmosphère dramatique, – oui, quand même ces traversées en barque, un peu Böcklin, questionnent – n'a pas réussi à me fixer sur le jeu, comme si (Roubaud me pardonne) le texte sonnait faux. Et cependant cette grosse production, qui engage pas mal de comédiens, ne déplaît pas. Mais ne pas savoir dire pourquoi, pour un chroniqueur, c'est quand même une faute. De toute évidence, il faudra que je me rattrape à l'oral.

Théâtre à la mer

Andrea Genovesi

*On avait convié les baleines
 aux répétitions mais seuls
 des bancs de menus poissons
 firent la traversée car la mer
 connaît les pires ignominies
 des massacres quotidiens
 à grandes échelles
 et des génocides de friturables
 effacés de l'histoire
 dans une poêle
 Cet arrivage déplaçait
 les enjeux au dépens
 des sonorités sémantiques
 et philosomes des cétacés
 il fut donc nécessaire
 une interruption de séance
 afin d'écouter une plaidoirie
 anthropo-ictyque
 qui déconcerta l'assistance
 Les doléances enregistrées
 on passa finalement
 aux choses sérieuses
 éternellisant et infinitesimant
 le plancton en deuil
 pour le forfait des baleines
 La souvenance obscure
 d'une pièce jouée par des acteurs
 accoutrés en revenants
 et cependant si gauches
 et mélancoliques avec leurs
 queues bigarrées et poilues
 laissait couler
 d'une blessure béante
 un flux de mots au milieu
 du plateau où une tour
 de carton arborait
 des meurtrières
 et des créneaux mimant
 une forteresse sur l'îlot
 A la fin on ouvrit les débats
 sur le pont du bateau
 et quelques uns s'étonnèrent
 de tant de subtilités
 d'harmonies et de souffrances*

Il sindaco ciclista e il Teatro Vittorio Emanuele

Ho incontrato Renato Accorinti poche volte, l'ultima in occasione del primo maggio dell'anno scorso. Con la sua maglietta No Ponte tirava a mano la bicicletta nel corteo. Abbiamo scambiato poche parole, a fianco dell'amico Restifo. È certo una bella novità che sia diventato sindaco di Messina. Ignoro per il momento quali meccanismi egli stia mettendo in moto per riattivare una macchina comunale intoppata da... secoli. Dai giornali web vedo che è sottoposto al fuoco incrociato di ambienti che certo rimpiangono dorati tempi di compravendite. Addirittura gli si rimprovera di aver tolto i ritratti dei papi dal suo ufficio, come se questi inutili personaggi che da secoli ingannano i popoli con sciocchezze dottrinali, mafioserie bancarie e pedofilie varie, siano i rappresentanti istituzionali del nostro sia pur sminchiato paese. Tanti mali di Messina vengono purtroppo dai suoi molti santi e dai suoi arcivescovi, che hanno fatto della chiesa il più spregiudicato proprietario immobiliare, approfittando dell'ignoranza e della superstizione della gente. Sono del parere che bisogna trasformare le chiese in case della cultura. Sulla cultura appunto mi riservo di intervenire più tardi. Per ora, le chiacchiere sul Teatro Vittorio Emanuele mi ricordano, e io voglio ricordarlo ad Accorinti, che da decenni questo teatro fa di tutto per non far sapere a Messina che io sono autore di quindici lavori teatrali messi in scena in Francia. Spero che il sindaco chieda ai nuovi dirigenti di accertare perché, quel messinese che io sono, autore di una trilogia romanzesca che ha suscitato un colloquio all'Università, non sia ancora rappresentato. Così apriamo un dibattito anche sulle scelte artistiche. E questo sia che Accorinti ce la faccia, sia che dovesse cedere il posto alla pressione o ai ricorsi vigliacchetti.

FATAMORGANA CARIDDICA

a Stefano D'Arrigo

felinotteri bianchi in molle apnea
grattacieli ingabbiati vele gridano
sfilano avventurieri marittimi re
scodinzolanti in biglie di schiuma
folgori e nubi e mattutini fusi
laica sostanza di molluschi bradi
messaggi ovunque pulviscolo sogna
giù nei fondali di cara memoria
telecomunicanti ittiche ciurme
fiocinando subacquei tesori
otarie vergini languide orcinano
felinando capriole s'invagina
carico di gabbiani l'orizzonte
ghiotto ombelico e mercantile approdo
dove sbarcano in fiore schiave lune
e girovaghe piante alle correnti
sargastica palude e caravelle
vocali a prora azzuffano maree
benda sull'occhio l'isola pirata
agonizzante bestia nella melma
la zattera del viaggio si frantuma
sullo scoglio di gialla quarantena

(da *Bestidiario*, Scheiwiller, Milano 1977)

traduzione francese di Vanessa De Pizzol
letta al Festival di Sète

*félinoptères blancs en molle apnée
gratte-ciel mis en cage voiles crient
défilent avventuriers maritimes rois
frétilant en billes d'écume
foudres et nuages et fuseaux matinaux
substance laïque de mollusques sauvages
messages partout poudrolement rêve
loin dans les profondeurs de chère mémoire
chiourmes ichtyques télécommunicantes
harponnant des trésors sous-marins
vierges otaries langoureuses orcynent
félinant des cabrioles s'invagine
chargé de mouettes l'horizon
gourmand nombril et mercantile accostage
où débarquent en fleur des lunes esclaves
et des plantes vagabondes au gré des courants
sargastique marécage et caravelles
voyelles en proue se battent avec les marées
bandeau sur l'oeil l'île pirate
bête agonisante dans la boue
le radeau du voyage se brise
sur l'écueil de jaune quarantaine*